

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 19

Artikel: Le barbier et le savant
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198741>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un jour, ses amies la virent accourir toute radieuse. « Cette fois, leur dit-elle, j'épouse mon commis-voyageur le printemps prochain; il m'a juré que la noce aurait lieu entre Pâques et l'Ascension, aussi, pour lui témoigner ma joie, lui ai-je fait une très forte commande. »

Mais le voyageur ne retourna ni à Pâques ni à l'Ascension chez sa crédule cliente: il ne voyageait plus; sa fortune était devenue si rondelette qu'il vivait maintenant, sans travailler.

Ne sachant ce qu'il était devenu, la marchande villageoise perdit complètement la boule.

Mes voyageurs de commerce de l'hôtel va-laisan auraient-ils le cœur d'abuser pareillement de la simplicité de leurs clients? je ne puis le croire, car, malgré leur manège réciproque de dissimulation, ils avaient l'air de fort braves gens. Mais, encore une fois, ils auraient bien pu être un peu moins lugubres et déridier de temps à autre la tablée par quelque anecdote amusante, par une de ces histoires qui vous font rire malgré vous, dont le sel est parfois un peu gros, mais qui sont souveraines pour la digestion.

Si les voyageurs de commerce tombent dans l'austérité et le purisme, qui donc tiendra entre la poire et le fromage ces propos qui égayaient nos pères et dont notre nature a besoin, à des moments donnés, aussi bien que de sel ou de vinaigre? V. F.

Fêtes printanières.

« Fêtes printanières, dites-vous? Mais, où donc voyez-vous le printemps? Il y a belle lurette qu'il n'existe plus. A présent, nous n'avons que deux saisons: la froide, qui nous fait grelotter durant neuf mois et plus, et la chaude, où nous rôtissons pendant trois mois. Entre elles, pas de milieu. »

— Vous croyez?

— Si je le crois! J'en suis sûr!

— Allez donc dire cela à nos amis de Montreux; ils vous riront bien au nez. Mais, mon bon, le printemps, il est chez eux; il est à Montreux, où les blancs bataillons, aux casques d'or, du prince Narcisse luttent vaillamment, depuis quelques jours, contre les blancs bataillons de l'hiver. Déjà ceux-ci sont refoulés dans la montagne. Et, de son castel de Chillon, où il fait la pluie et le beau temps, messire Capré a convié le roi soleil aux réjouissances qui vont célébrer, les 18 et 19 courant, l'entrée triomphale du prince Narcisse dans sa bonne cité de Montreux. Alors, en face du lac enchanteur et en présence des foules accourues de toutes parts pour le saluer, le prince ouvrira solennellement la **V^e Fête des Narcisses**, dont l'éclat, dit-on, dépassera encore celui des précédentes.

A propos de divorce.

On lisait dernièrement dans nos journaux: « L'année 1900 a été fertile en divorces dans notre canton: 126 couples (39 de plus qu'en 1899) ont divorcé. »

C'est bref, mais c'est éloquent.

Cent vingt-six divorces en 1900; 39 de plus qu'en 1899, ajoute la parenthèse, en guise de commentaire.

Savez-vous que c'est effrayant!

A quoi donc peut tenir ce relâchement extraordinaire du lien conjugal?

Certes, voilà une question bien intéressante à étudier et qui mérite toute la sollicitude de ceux qui ne sont pas indifférents à l'avenir de notre pays.

Les difficultés toujours croissantes de l'existence ne seraient-elles pas pour beaucoup dans cette augmentation des divorces? On se marie, rien de plus naturel; la famille vient, c'est plus naturel encore. Avec la famille, viennent aussi des soucis auxquels on devait s'attendre; c'est dans la règle. Chacun a son lot de soucis, même les célibataires. Les mo-

destes ressources du ménage ont peine à résoudre les difficultés de la situation. Plutôt que de s'en prendre aux circonstances, seules coupables, et de chercher à lutter contre elles par une union plus intime, qui renforce le courage et affermit la résistance, les mariés s'accusent réciproquement des rigueurs du sort.

De petits nuages apparaissent alors au ciel conjugal; ils grossissent, grossissent, s'amoncellent; le ciel en est bientôt tout obscurci. Il y a de l'électricité dans l'air. Soudain, le vent souffle; il soulève la poussière en tourbillons. D'inquiétantes lueurs embrasent l'horizon. Un coup de tonnerre se fait entendre; puis deux, puis trois, puis quatre; ils se suivent, de plus en plus rapprochés et violents; les éclairs déchirent la nue, et crac, l'orage éclate dans toute sa fureur. C'est le divorce imminent.

Le plus triste dans tout cela c'est qu'on en vient peu à peu à considérer la rupture des liens du mariage comme une chose toute naturelle. N'a-t-on pas déjà songé, dans un pays voisin, à supprimer les légitimes réserves que la loi a cru devoir mettre à l'obtention du divorce? A n'écouter que les novateurs, on décréterait bientôt — ou plutôt on ne décréterait rien du tout, car la loi n'aurait plus rien à y voir — le mariage à l'essai. Si les conjoints se conviennent, tant mieux: ils restent ensemble; si ils ne se conviennent pas, tant pis: ils se séparent et tout est dit. Chacun s'en va de son côté à la recherche d'une nouvelle union provisoire.

Cette conception du mariage n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de succès dans le pays qui l'a vu naître. Chez nous, elle n'en aurait pas du tout, pour le moment du moins. On considère encore l'union conjugale comme un lien sacré, mais, trop souvent cependant, la possibilité d'une rupture de ce lien, fait, croyons-nous, qu'on le contracte avec trop de légèreté. On se dit: « Après tout, si ça ne va pas, eh bien, il y a le divorce. »

« Oh! faites-vous, indigné, c'est scandaleux ce que vous supposez là! »

Il n'y a pas de « oh! » Cela est plus vrai qu'il ne semble.

Il y a quelques jours, deux jeunes gens se présentent, accompagnés de leurs témoins, chez l'officier de l'état civil, pour être mariés.

Le représentant du gouvernement procède, avec toute la solennité voulue, à l'union légale des deux jeunes gens. Deux « oui » bien accentués répondent aux questions traditionnelles et les époux apposent d'une main sûre leurs signatures au bas de l'acte de mariage, que contresignent les témoins. Tout est bien en règle et l'on s'apprete à prendre congé de l'officier d'état civil, qui adresse aux nouveaux époux des vœux de bonheur et de prospérité. Tandis que sa femme et les témoins descendent l'escalier de l'hôtel de ville, le marié prend à part l'officier public:

« Dites-moi, mossieu, alors, comme ça, tout est bien en règle? »

— Sans doute. Vous êtes mariés; tout ce qu'il y a de plus mariés.

— Oui... Eh bien, c'est bon... Mais... dites-moi... oh! seulement pour savoir... quelles sont les formalités à remplir, en cas de... divorce? J. M.

Cein qu'on vai pê lè faire.

On ein vai dâ iadzo dâi totès galèzes pê su clliâo faire: dâi mâquegnons que coudhiont eingueusâ noutrès bravo paysans et l'âo z'einrossi po bounés dâi bitès que sont târaies, dâi z'hèga qu'ont lo gourmo et dâi caïons qu'ont lo rodzet àobin la fluenza; on vai assebin dè clliâo marchands que veindont, lè z'ons dâo fremadzo tot mouzi po dâo bon, lè z'auto dâi z'âo que diont dâo dzo devant mâ qu'ont dza

ètà covâ tandi 'na senanna et dâo vilho burô frais ein manottès que cheint lo rance; dâi z'auto veindont dâo bescoumo qu'est cribilliâ dè caillès dè motses, dâo pesson que n'a dè bon que lè z'arètès, dâi vilhos pâo po dâi dzouvenès pudzins que, s'on ein atsitè ion faut sè rontrè on part dè martès et atant dè sorè-deints po lè medzi. Dâi lulus on dâi pecheintè panèra dè salarda et dè jerdinadzo qu'a prâo bouna façon, mâ s'on sècâo lo comèrço perque bas on vâi froumelhi lè coïtrons et lè lemacès. Enfin quiet! m'einlèveine se âo dzo dè hoai, ne faut pas sè veilli bin adrai s'on vâo medzi oquè dè bon.

L'est tot coumeint deïn clliâo grands z'hotets que vo craidès medzi 'na laivra et la bitè n'est bin soveint qu'on crouie matou.

Et pi, ne vo z'é pas de qu'on véyai onco pê lè faïres dâi comédiens que l'est onco ceïn qu'est lo pe galé; assebin faut vaïre clliâo gosses s'amocellâ pê devant clliâo baraques quand l'ouzont pêtà deïn on bombardon, so-clliâ deïn on épouffârè et zonnâ lo gros tambou dè basse, se l'ont veingt centimes que la mère l'âo z'a bailli, sont astout dedein, allâ pi! mâ la mâiti dâo teïmps clliâo comédiens ne sont que dâi z'atrapa-mounia et dâi bracail-lons, coumeint vo z'allâ vaïre.

Y a quienzè dzo, vo z'è de coumeint on poavè soulâ dâi dzenelhiès, vé vo contâ hoai coumeint on pâo l'âo z'appreindrâ à dansi:

C'étaï à la faira dè Mâodon, ia dza on part d'ans dè ceïn. Y'avâi devant iena dè clliâo cambuses onna granta pancarta, io y'avâi marquâ ein grossès lettrès: *L'art chorégraphique dans une basse-cour*, et on grand gaillâ, qu'étaï accobilliâ dè trai musicarès, boailvè devant qu'on poavè vaïre deïn sa baraquâ dâi dzenelhiès dansi lo menuet, lo cotillon, la monferine et lo quadrille âo son dè la musiqua.

Coumeint ceïn ne cottâvè què treinta centimes su z' dedein po ceïn vaïre; n'avâi rein destra d'apremi que cauguiès dzenelhiès et or pâo que picotâvnt deïn 'na cariole qu'étaï assebin l'âo dzenelhire.

Mâ quand ia zu prâo mondo dedein, la musiqua est eintraie vers no, pu l'ont rabattu la parâi dè la cariole 'na vuarbetta, adon lo gaillâ que boailvè quie devant no z'a dè:

« Mesdames et messieurs. Vous allez maintenant voir exécuter par nos poules savantes toutes les danses anciennes et modernes, depuis la médianoche de nos ancêtres jusqu'à la valse que l'on danse encore de nos jours, et exécuter par mes sujets les passes les plus difficiles du quadrille, le cotillon et la gavotte. »

Nos poules sont bien en chair et en os comme vous avez pu le voir, ce de sont pas des sujets empaillés, elles sont vivantes comme vous et moi, et elles ont fait l'admiration de toutes les cours de l'Europe. En avant donc la musique!

Quand l'avâi ceïn de, la parâi que no catsivè lè dzenelhiès sè relèvâvè et on véyai totès clliâo bitès que dansivant bo et bin lè dedein, que ceïn ètaï rudo galé!

Mâ ion qu'étaï avoué no a devenâ lo comèrço et vé vo lo derè: Lè dzenelhiès étiont bin vretabillès et parairès à clliâo dè Bimant àobin d'Etagnirès et ceïn que lè fasâi dansi, n'étaï mardie pas la musiqua, mâ lo plliantsi dè la cariole que l'aviont tsandzi quand l'aviont clliou la parâi et l'eïn aviont met ion ein tôla que boullâvè à tsavon. Et vouaiquie porquiel clliâo dzenelhiès fasiont dâi manigances dâo tonaire per lè dedein, po ceïn que sè cheintiont freccassi lè grâpiès. *

Le Barbier et le Savant.

Au temps du roi Jacques, en Angleterre, un ambassadeur d'Espagne, savant très érudit, parlant peu, émettait à tout propos à la cour l'avis que l'on ne devrait communiquer sa pensée que par signes.

qu'il était inutile de parler; ce procédé, d'après lui, aurait l'avantage que l'on débiterait moins de sottises, que l'on réfléchirait davantage; la langue étant la pire des choses, ainsi que l'affirmait Esope.

L'ambassadeur aurait voulu que l'on coupât la langue à tous les nouveau-nés, opinion contre laquelle toutes les dames protestaient.

Un jour qu'il développait ses théories en présence du roi Jacques et qu'il se plaignait qu'il n'y eût nulle part de professeurs de signes, le roi lui dit :

— Je possède un professeur tel que vous le désirez, un homme des plus remarquables.

— Est-ce possible ! s'écria l'ambassadeur, veuillez me le faire connaître.

— C'est qu'il professe dans une université très éloignée, dit le roi.

— Qu'importe, répondit l'ambassadeur, je tiens à faire sa connaissance.

— Il enseigne à l'université d'Aberdeen, au nord de l'Ecosse, à plus de six cents milles d'ici.

— Quand il habiterait à vingt mille lieues, dit l'ambassadeur, j'irais le trouver; je veux le voir; je partirai demain.

Le lendemain, il se mit en route.

Le roi, qui ne voulait pas passer pour un menteur, envoya en toute hâte un courrier au directeur de l'université d'Aberdeen pour l'avertir de l'arrivée de l'ambassadeur et du motif de son voyage, en lui enjoignant l'ordre de trouver un moyen de l'éconduire sans lui donner un démenti.

L'ambassadeur arriva à Aberdeen et fut reçu en grande pompe par le directeur de l'université, escorté de tous les professeurs. On lui fit visiter l'établissement de fond en comble, ensuite on lui servit un excellent dîner.

L'ambassadeur, qui ne perdait pas de vue le but de son voyage, demanda à voir le professeur de signes.

— Je suis venu à Aberdeen dans cette intention, dit-il au directeur; partisan du langage par signes, j'ai exposé mes idées au roi, qui m'a déclaré que votre savante université possédait un maître dans cet art trop négligé; je viens donc vous prier de vouloir bien me le mettre en sa présence.

— Monsieur l'ambassadeur, dit le directeur, l'université possède en effet un maître dans l'art d'exprimer sa pensée à l'aide de signes; c'est un grand savant, aussi modeste qu'instruit, malheureusement il est absent, il fait des prosélytes chez les montagnards de l'Ecosse; son absence peut se prolonger longtemps: je ne sais pas quand il sera de retour.

Il espérait ainsi s'en débarrasser.

— C'est très fâcheux, dit l'ambassadeur, mais je ne renonce pas à mon projet; je vous prie de me permettre de l'attendre ici; je resterai, dussé-je attendre une année entière.

— Son Excellence nous fera le plus grand honneur, dit le directeur.

Après le dîner, le directeur, très ennuyé de la ténacité de son hôte, réunit les professeurs et leur demanda de chercher avec lui un moyen pour décider ce visiteur encombrant à partir.

Les uns proposèrent de le traiter de façon à lui rendre le séjour impossible.

— Non, dit le directeur, nous ne pouvons pas mal recevoir un envoyé de Sa Majesté qui, de plus, est le représentant d'une grande puissance étrangère; il faut trouver autre chose.

— Je crois que j'ai trouvé un moyen, dit le professeur de grec et de latin.

— Parlez, dit le directeur.

— Il faut que l'un de nous se donne comme professeur de signes.

— Impossible, dit le directeur, je vous ai tous présentés.

— Il s'agit, reprit le professeur, de trouver une personne qui veuille consentir à jouer ce rôle.

— Mais qui, demanda le directeur.

— Je sais quelqu'un, dit un universitaire, qui, fera bien l'affaire: c'est James Clakson, le barbier; il est intelligent et très apte à simuler le personnage.

Clakson était borgne, boiteux et très facétieux; le directeur le fit venir et lui expliqua ce que l'on attendait de lui. Il accepta; on lui recommanda de ne pas ouvrir la bouche et de ne répondre que par gestes aux questions que lui poserait l'ambassadeur.

Quelques jours après le directeur prévint l'ambassadeur que le professeur était rentré plus tôt

qu'on ne croyait et qu'il était prêt à discuter avec lui.

L'ambassadeur fut enchanté.

On affubla le barbier d'une robe de professeur, on le coiffa d'une immense perruque; on conduisit l'ambassadeur dans l'amphithéâtre d'honneur où Clakson l'attendait.

D'abord on les présenta l'un à l'autre.

L'ambassadeur s'inclina, le barbier fit une révérence et monta gravement en chaire.

— A présent, Excellence, dit le directeur, nous allons vous laisser vous expliquer avec notre savant confrère.

Il se retira avec tous les professeurs et attendit dans une salle à côté, non sans inquiétude sur l'issue de l'entrevue.

L'ambassadeur s'approcha de Clakson et éleva un doigt de la main droite.

Clakson, qui suivait tous ses mouvements, en éleva aussitôt deux.

L'ambassadeur en montra trois.

Clakson ferma le poing et le lui montra d'un air menaçant.

L'ambassadeur fit quelques pas en boitant.

Le barbier répondit par un pied de nez.

L'ambassadeur tira une orange de sa poche et la posa sur le bord de la chaire.

Clakson retroussa sa robe et sortit un pain d'avoine tout noir.

L'ambassadeur, jugeant que l'entretien avait assez duré, s'inclina profondément et se retira.

Les membres de l'université l'interrogèrent.

— Quel grand homme ! s'écria-t-il, il n'a pas son pareil au monde. Quel profond penseur ! D'abord, je lui ai montré un doigt, voulant dire par là qu'il n'y a qu'un Dieu; tout de suite il m'en a montré deux, réparant mon oubli, me faisant comprendre qu'il y avait le père et le fils; aussitôt je lui présentai trois doigts, pour lui dire qu'il avait omis le Saint-Esprit. Il me mit son poing sous le nez, ce qui signifiait que le père, le fils et le Saint-Esprit ne font qu'un.

Je feignis une claudication pour lui montrer que les hommes marchent souvent de travers dans le sentier de la vertu; il me répondit par un geste qui voulait dire: il faut être philosophe et en prendre son parti. Je sortis une orange de ma poche pour lui prouver que la bonté de Dieu est infinie, qu'il nous donne non seulement le nécessaire, mais aussi le superflu; aussitôt il me montra un grossier pain d'avoine pour me rappeler qu'il faut vivre sobrement et faire fi du luxe.

L'ambassadeur prit congé des membres de l'université, qui firent venir le barbier pour connaître ses impressions.

Il était furieux.

— Votre ambassadeur est un mal appris, dit-il, il m'a montré un doigt pour me reprocher de n'avoir qu'un œil; je lui en ai montré deux pour lui dire que j'y voyais comme si j'avais mes deux yeux; insistant, il a levé trois doigts pour me faire comprendre que nous n'avions que trois yeux à nous deux; indigné de sa grossièreté, je lui ai mis mon poing sous le nez. Savez-vous ce qu'il a fait ! Il s'est mis à boiter, se moquant de mon infirmité; j'ai haussé les épaules et je lui ai fait un pied de nez.

Ensuite, il me montra une orange pour me narguer, voulant dire: dans votre pauvre pays, il ne pousse rien de pareil, parlez-moi de l'Espagne. Pour toute réponse, j'ai tiré un gros morceau de pain noir pour l'assurer que je n'avais pas besoin des produits de son pays; j'allais le lui jeter à la figure, quand il prit le parti de me faire une révérence et de se retirer.

Les membres de l'université, enchantés de la façon dont les choses s'étaient passées, en avertirent le roi Jacques, qui en rit longtemps.

EUGÈNE FOURRIER.

Au pays des bosquets de Julie. — Il y a quelques années de cela, un étudiant de notre Académie était en tournée dans les environs de Clarens. Une affaire l'appela à la pension qui avait pris pour enseigne le nom de l'immortel auteur de *La Nouvelle Héloïse*.

Depuis un moment déjà, le jeune homme cherchait sans succès la maison où il devait se rendre.

Un paysan se présente.

« Pardon, monsieur, demande l'étudiant,

pourriez-vous m'indiquer où se trouve la *Pension Jean-Jacques Rousseau* ? »

— C'est ici, monsieur, au contour du chemin; vous y êtes d'aboo.

— Merci, monsieur, fait l'étudiant et, chacun de son côté, continue son chemin.

Ils n'avaient pas fait dix pas que le paysan rappelle son interlocuteur :

« Hé ! monsieur, écoutez-voilà, y faut que je vous dise, ce n'est plus monsieur Jean-Jacques Rousseau qui la tient, cette pension; ça a changé. »

Boutades.

Aux chutes du Niagara :

Un touriste, au guide. — Est-ce que nous approchons de la cataracte ?

Le guide, sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, c'est tout près, et si ces dames veulent bien se taire un instant, vous allez entendre le bruit formidable !...

Hier, c'était la fête de Mme Rapineau.

Son mari, pour lui faire une surprise, lui annonce qu'il lui apporte un brillant...

— Oh ! donne-le vite, fait Mme Rapineau, étonnée et ravie.

— Un brillant pour les chaussures, se hâte d'ajouter le vieux pingre.

X..., le poète chevelu, est un peu en retard avec son tailleur...

— Je ne puis rien vous donner ce mois-ci, lui disait-il hier.

— Mais c'est précisément ce que vous m'avez déjà répondu le mois dernier.

— Eh bien ! vous avez vu que j'ai tenu parole.

OPÉRA. — Ce fut une représentation bien intéressante que celle de mardi dernier. Au programme, *La Navarraise*, de Massenet, et *La fille du régiment*, de Donizetti; l'ancienne et la nouvelle école se présentant contradictoirement, pour ainsi dire, au jugement du public. L'intérêt de cette représentation était d'autant plus grand qu'elle venait tout de suite après la petite escarmouche de la semaine dernière, entre les fidèles du vieux répertoire et les enthousiastes du nouveau; escarmouche d'ailleurs très courtoise et à laquelle l'esprit eut plus de part encore que la conviction. Eh bien, quelque faible qu'on ait pour la vieille école, il faut confesser qu'elle a grand peine à dissimuler son âge, quand il lui prend fantaisie d'affronter la rampe le même soir que l'école actuelle; ses gentilles marionnettes font petite mine à côté des personnages si vivants de l'opéra moderne et l'attrait de ses mélodies pâlit devant les richesses harmoniques de la nouvelle musique. L'autre soir, on fredonnait, en rentrant chez soi, les jolis airs de *La fille du régiment*, mais on a revê de *La Navarraise*. — Vendredi, on a célébré le 30^e anniversaire de l'inauguration de notre théâtre par une représentation de gala, dont le **Faust**, de Gounod, a fait les frais. De l'interprétation, nous ne disons plus rien. Elle est toujours parfaite; aussi, la constance et l'enthousiasme du public ne lui manquent point.

Demain, dimanche, **La fille du régiment** et **Les noces de Jeannette**. Rideau à 8 heures.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

PAPETERIE STELLA

Papier et enveloppes de première qualité renfermés dans un élégant cartonnage.

Boîtes de $\frac{50}{30}$ ou de $\frac{25}{15}$ feuilles et enveloppes.

Très avantageux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.